

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 6

Artikel: Onna gajure
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188144>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mon portrait. J'avais suffisamment posé comme cela.

Comble de fatalité!... La porte était fermée à double tour! Le photographe, distrait, préoccupé m'avait fait prisonnier!...

J'appelai avec rage: Hé! Hé!.. Je frappai des pieds et des mains: « Ouvrez donc! C'est un peu fort!... Il n'y a donc personne dans cette maudite baraque! »

Tout fut inutile. J'étais trop éloigné de la partie habitée, trop près du ciel, hélas! en cette fâcheuse occurrence. J'explorai les lieux, allant de droite et de gauche, bousculant les chaises, croyant m'ouvrir une issue et n'ouvrant que des armoires. C'est ainsi que je pénétrai dans la chambre noire où l'artiste procédait au lavage et à la préparation de ses clichés; mais rien, pas un trou, sauf une cheminée et une lucarne s'ouvrant de bas en haut comme une tabatière. Impossible de m'échapper par là, à 80 pieds au-dessus des humains, qui, libres comme l'air, grouillaient là bas dans la rue.

En sortant de cet obscur réduit, mes yeux rencontrèrent la photographie d'un dandy, la cigarette aux lèvres, une badine à la main et semblant me dire: « Tu as l'air de t'amuser, l'ami? »

Je ne te mens pas, continua Monsieur D., après un silence et le temps de vider notre troisième verre, je restai là pendant deux longues heures; assez, n'est-ce pas, pour me rendre fou, pour avoir la tentation de mettre le feu à la maison!...

Enfin!... enfin j'entends le bruit d'une clé dans la serrure; c'était mon geôlier, mon persécuteur qui rentrait... Impossible de parler, les paroles me restaient à la gorge. Mon indignation, mon regard courroucé le troublèrent: « Mille et mille excuses, monsieur, me dit-il, une affaire de famille..., des circonstances exceptionnelles..., je vous ai complètement oublié!... Nous allons nous hâter, ce sera très vite fait; veuillez s'il vous plaît vous asseoir ici.

— Allons donc! je n'en veux plus, c'est indigne, inqualifiable! Je manque le train, je manque un rendez-vous, je manque tout!... Laissez moi sortir d'ici et que je n'y rentre jamais!...

— Je vous le répète, monsieur, j'en suis vraiment désolé et je vous supplie de vous asseoir; c'est l'affaire d'un instant.

Le pauvre homme paraissait si profondément navré de cette malencontreuse aventure que je ne pus résister. Mais aussi représente-toi quelle figure, furieux comme je l'étais!

Telle est cette photographie qui m'a été envoyée quelques jours plus tard à titre d'épreuve. Je n'ai pas besoin de te dire ce que j'ai répondu au photographe qui me demandait en même temps s'il pouvait en tirer une douzaine. C'est la seule que je possède et il est fort probable que je m'en tiendrai là.

L. M.

Que c'est bête!

Voici les réflexions très justes, que fait Coquelin cadet, de la Comédie-française, à propos de cette expression :

« On voit souvent des gens qui, après s'être dilaté la rate à l'audition d'une drôlerie regrettent leur dilatation et se disent : « Que c'est drôle, mais que c'est bête! » Il ont tort, ce n'est pas bête.

Dans aucun cas, ce qui fait rire n'est bête. Ce n'est pas bête d'amuser et surtout de s'amuser; ce qui est stupide c'est de ne pas s'amuser!

Du moment qu'une chose — qualifiée d'idiote — vous emporte dans un éclat de rire, soyez persuadés qu'elle n'est pas bête! Si elle n'avait été que bête, elle ne vous aurait pas fait rire.

Il faut en finir avec cette mauvaise plaisanterie qui consiste à s'écrier : « Mon Dieu, que c'est inepte! Et peut-on rire de cela? »

Oui, l'on en peut rire et beaucoup! Tout ce qui touche la rate : la bourde épaisse, la fantaisie échelée, le mot baroque, le geste étonnant, la grimace imprévue, la folie froide, la sentence dogmatiquement imbécile, l'expression superfluoquentieuse, le terme impropre, le coq-à-l'âne forain, l'adjectif abracadabrant, l'interjection à rebours — tout ce qui part — à l'improviste, non pas de l'esprit pur si vous voulez, — mais du tempérament, de la nature, du flegme ou du sang, et qui en une seconde évoque à nos yeux la vision bouffonne qui détermine le rire, — non, messieurs, cela n'est pas bête!

C'est pourquoi les petites choses qu'on qualifie si commodément de stupides, après en avoir ri, ont une plus grande importance qu'on ne se l'imagine! Elles ont une vraie force, une puissance indéniable : bouffonneries, pitreries, clowneries, de quelque nom qu'on les appelle, qu'importe! Il faut les saluer si elles font rire — que leur comique soit haut ou bas, il faut les estimer : elles nous consolent des faux importants et des prud'hommes que nous heurtons à chaque pas sur notre chemin.

Ayons donc une légitime reconnaissance pour le rire, qui démasque notre gravité et nous secoue joyeusement sur notre base d'homme sérieux!

Le rire rafraîchit, épanouit, rajeunit. Aimons le rire — qui réunit une salle entière dans une fraternité de plaisir, le rire qui tue les imbéciles, le rire qui fait oublier les soucis, qui retrempe la bonté d'un être et dispose son cœur aux épanchements salutaires, le rire qui fait zigzaguer le ventre, et délivre la tête des fumées mélancoliques, le rire qui mouille les mouchoirs et les parquets, le rire qui nous fait vivre sans remords, — le rire : véritable hygiène de l'existence! »

Onna gajure.

On officier français ein garneson pè Thonon, avâi lo diablo po adé frémâ oquiè avoué sè camerâdo, que cein amenâvè soveint dâi tsecagnès eintrè leu quand eiliâo qu'aviont perdu renasquâvont dè payi, et n'ïavâi quasu pas dè senannès sein que y'aussè on duet perquie. Cein ne poivè pas mé dourâ dinsè; assebin lo colonet qu'étâi trào boun'einfant et que ne poivè pas fèrè façon dè stu gaillâ, sè peinsâ dè lo fèrè tsandzi dè garneson po-lò corredzi. L'ein dese dou mots à n'on collègue, on vilhio grognard qu'étâi on tot rudo et que lâi fe : Einvoyi lo mè pi!

lâi vu prâo fêrè passâ sa poueta mouda, à cé mele-bâogro.

L'est bon. L'officier ein quiestion reçâi lè z'oodrès dé parti dein on outro pousto, et ein arveint que lâi fe, son nové colonet lo fâ veni vers li et lâi dit : Parait que pè Thonon y'avâi soveint dâi tsecagnès pè rapoo à vo, po cein que vo z'eimbêtâ lo mondo avoué voutrès gajurès. Ora n'est pas question : ap-preni que ne vu rein dè cé comerce pèce et faut que cein vo passâi, kâ à quiet cein vo sai-te ?

— Eh bin, mon colonet, se repond l'officier, su pourro, et vo sèdè que la pàye n'est pas forta, et coumeint ne parïo què quand su sù dè gâgni, ne paiso jamé et cein mè fâ adé cauquès centimes que ne sont pas dè mépresî.

— Ta, ta, ta, tot cein est bon à derè ; mâ lo vo dio, ne vu rein dè cé comerce ; se vo z'ètès pourro, n'est pas dè ma fauta, et ne vu pas, oùdè-vo, dè cllia poueta mouda dè frémâ permi mè z'officiers, et se vo z'âi lo malheu dè désobèi, gâ lo clliou.

— Tot parâi vo z'ètès bin sévéro, mon colonet, mâ vouaiquie ! compreigno : l'est cé coup dè sâbro que vo z'âi reçu derrâi lo dou, ein Crimée, que vo z'eingrindzè adé et que vo fâ ètrè tant rudo.

— Coumeint, on coup dè sabro derrâi lo dou ! tsanero dè dzanliâo que vo z'ètès, crâidè-vo que mè su savâ dè dévânt l'ennemi po avâi reçu on coup pè derrâi ?

— Ne dio pas ; mâ la balâfra fâ foi.

— La balâfra ! voudrè bin savâi se y'ein é iena ique iô vo ditès ?

— Parait bin què oï, se lâi fâ l'officier, et d'ailleu à la guierra on ne fâ pas adé coumeint ou voudrâi.

— Caisi-vo berdecliet ; vo ne sèdè pas cein que vo ditès !

— O que cha ! et vo parïo po millè francs que le lâi est.

— Totsi la man ; po mille francs què na.

L'est bon. Lo colonet débotenè sa tunique, son gilet, son tiu dè tsaussès, trait totès sè z'hardès, virè lo dou à l'officier et lâi fâ :

— Eh bin ! la vaidè-vo ?

— Ma fâi, mon colonet, y'é perdu, n'ia min dè balâfra.

— Ah ! ah ! vo vaidé bin.

Lo colonet sè revitè, tandi que l'officier soo de sa catsetta on beliet dè banqua dè millè francs, que pousè su la trabilia.

Lo colonet lo preind et fâ à l'officier : mè peinsò que cein vo servetrâ d'aleçon, avoué voutrès gajures. Ora vo pâodè allâ...

Cauquè teimps ein après lo colonet reincontrè son collègue dè Thonon, que savâi tota l'affèrè et que lâi dit :

— Ah l'est dinsè que vo vo tserdzi dè corredzi lè dzeins ! Vo z'einvouïo on gaillâ po lâi fêrè passâ sa mouda dè frémâ, et lo premi affèrè que vo fédè c'est de frémâ oquié avoué li.

— Oh bin vâi mâ l'a perdu mille francs.

— S'ein fot pas mau, repond son collègue. Dévânt dè parti dè Thonon, l'a frémâ po trâi millè francs avoué sè camerado què lo premi iadzo que vô verrè. vo voliâvè fêrè traire voutra tsemise, dé-

vant li ; et se l'a perdu avoué vo, gagnè onco dou millè francs.

— Cè bougro quie !

LE DÉVOUEMENT DU GUIDE.

Il n'y a pas, dans toute la chaîne montagneuse des Pyrénées, de route à la fois plus sauvage et plus pittoresque, plus abrupte et plus étroite que le lacet à méandres infinis qui serpente depuis la route de Barèges jusqu'aux sommets où dort le lac d'Escoubous.

Les ânes qui hissent les excursionnistes dans ces parages désolés ont le pied sûr et marchent en tâtonnant le sol avec prudence, évitant les éboulements produits par l'infiltration des eaux à travers le versant rocailleux, se défilant des rocs qui surplombent et des pierres aux assises douteuses.

Les bonnes bêtes, patientes et lentes, courbent la tête sous l'éperonnement et les coups de badine dont les enfants téméraires les harcèlent pour hâter leur marche, mais elles n'ont pas un mouvement de colère, et se gardent dans leur sagesse passive, de faire le plus petit soubresaut. Un faux pas causerait la mort certaine de la monture et du cavalier.

Aussi ne se hasarde-t-on guère dans la montagne sans se faire accompagner d'un guide, un de ces hommes aux jarrets de fer, qui connaissent la montagne mieux qu'un pâtre ne connaît la prairie.

Les guides formeraient à eux seuls une physionomie particulière aux Pyrénées. Ils sont les rois indispensables des villes d'eaux, d'où une caravane ne saurait partir sans eux à la découverte d'une cascade, d'un point de vue ou d'un lever de soleil.

Le mollet serré dans des guêtres d'où sort le pantalon bouffant, le buste emprisonné dans une veste brune sous laquelle, par l'échancrure de devant, fulmine un gilet écarlate, la tête coiffée du bérêt béarnais bleu ou rouge, le fouet en main, ils passent dans les boyaux balnéaires qu'on appelle des villes avec un air conquérant et crâne, comme s'ils menaient leur escouade de baigneurs maladifs à la prise d'une citadelle. Les plus riches disposent de chevaux. Les plus pauvres suivent à pied les enfants qu'on leur confie et qui sont montés la plupart du temps sur les ânes les plus doux, nés dans le pays.

Charlot était des plus pauvres.

Quoiqu'il eût dix-sept ans à peine, il était déjà coté dans les environs de Barèges et de Saint-Sauveur comme l'un des meilleurs guides de la contrée. Enfant de montagnards, il avait vécu sa jeunesse au-dessous des glaciers du pic de Gers, et par d'étranges et rares nécessités de déplacement chez les peuplades des montagnes, il était venu avec ses parents habiter Luz, où il avait grandi jusqu'à dix ans. L'enfant, dans ce climat plus chaud, presque un climat de jardin, dans cette nature tranquille et plantureuse de parterre soigné que chauffe le soleil à pleins baisers de rayons, ne trouva pas l'aliment nécessaire à sa rude nature hasardeuse ; il eut peur, — on l'eût cru, — de se rammollir à ce voisinage de la plaine, et voir les cimes en levant la tête ne lui suffir plus ; il voulut les escalader, les parcourir, les examiner, les fouiller, se promener dans leur chevelure d'arbres verts et laisser glisser sur leurs glaciers éternels son débile pied d'enfant. A dix kilomètres à peine de Luz, après Saint-Sauveur, quand sa course s'égarait dans les ravins du Bastan, il découvrait du regard les approches du grand cirque neigeux de Gavarnie, et son cœur battait aux écroulements d'avalanches qu'il croyait entendre lorsque l'hiver faisait résonner sur Luz coquette un orage enfantin d'Italie.

Dans ses échappées de gamins, il s'était fait le pied aux